



« *Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre* »

Les tribulations d'un vézelien en Chine

Assemblée générale du 2 Juillet 2016

L'assemblée générale de l'Académie, le 2 juillet dernier a été l'occasion de s'intéresser à la figure de Jean-François Fouquet (1665 - 1741). Natif de Vézelay, jésuite, il s'embarque en 1698 comme missionnaire pour la Chine, dont il revint en 1722. A Pékin il eut l'occasion d'approcher l'empereur Kangxi à qui il dispensait des cours de mathématique et d'astronomie. De retour en Europe, il s'établit à Rome, apprécié des papes Innocent XIII et Benoît XIII qui le sacrera évêque et le nommera «assistant au trône». Proche de Montesquieu qui l'avait rencontré à Rome en 1729, il sera intime de Saint-Simon avec lequel il entretiendra durant 22 ans une correspondance régulière et chiffrée.

Jean-Marie de Bourgoing



Vézelay : Auteur Office du Tourisme sources Wikipédia

Dans ce numéro

Les tribulations d'un vézelien en Chine	1
Dernier bulletin paru	1
Un morvandiau sur la route de Varennes	2
Echos et nouvelles	4

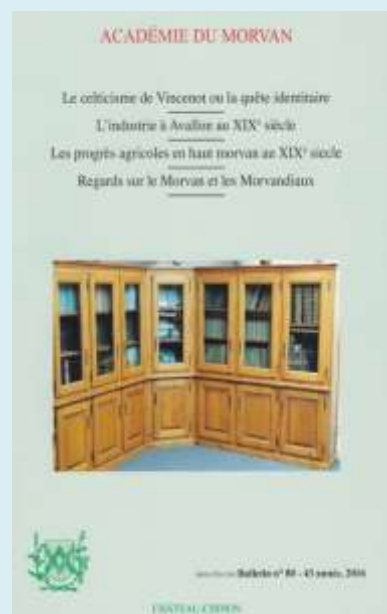
Dernier bulletin paru

Un récit à quatre voix

C'est un récit à quatre voix, celles de Françoise Dumas, de Sébastien Lambert, d'André Paris et de Liliane Pinard, qui combinent plusieurs approches : linguistique, historique, économique et sociologique.

Dans *Le celticisme de Vincenot ou la quête identitaire*, Françoise Dumas se moque gentiment de certaines étymologies fantaisistes proposées par Vincenot, étymologies dérivant de sa celtomanie, telle

qu'elle se révèle notamment dans ses ouvrages *Walther*, *ce boche mon ami* ou *Le pape des escargots*. Cependant cette celtomanie n'est-elle pas le signe d'un souci de remonter à la source, d'une aspiration à l'harmonie entre l'homme et la nature. La vouivre de Vincenot n'est pas menaçante, c'est un principe de chaleur et de vie. Le régionalisme de cet auteur, qui le conduit à voir le « toit du monde celtique » en Bourgogne procède en fait d'un profond enracinement et d'une quête de la vérité de l'être.



Sébastien Lambert nous donne dans les pages de L'industrie à Avallon au XIX^e siècle un tableau à la fois précisément documenté et très vivant des entreprises qui ont existé dans cette ville pendant cette période. Les photos de marques de fabrique qui accompagnent son analyse révèlent des contacts avec la Grande Bretagne et l'Italie. On travaille à Avallon le cuir, l'argile, le fer, la laine, le papier et le carton et l'eau du Cousin est une source d'énergie fondamentale de telle sorte que l'administration préfectorale doit veiller à la bonne gestion de l'eau par les règlements imposés aux usiniers et aux propriétaires de moulins. La localisation de certaines usines commence aussi à poser des problèmes, comme le montre, en 1841, une pétition d'habitants de la rue de Paris incommodés par les odeurs dégagées par une tuilerie installée depuis fort longtemps dans cette rue...

Pour apprécier Les progrès agricoles en Haut Morvan au XIX^e siècle, André Paris nous propose l'exemple de Corancy, commune du canton de Château-Chinon, sur laquelle il fournit des tableaux statistiques qui suscitent de nombreuses réflexions, par exemple quelle explication à l'évolution du nombre des journaliers qui passe de 65 en 1839 à 127 en 1873 pour retomber en 75 en 1882 ? Peut-on parler d'une nette concentration des exploitations agricoles au cours du 19^e siècle du seul fait que de 1839 à 1882 les propriétaires exploitant eux-mêmes sont passés de 124 à 106 les fermiers de 21 à 12 et les métayers de 17 à 3 ? Sur l'évolution des communaux et de l'outillage ainsi que sur la modification des assolements les analyses d'André Paris sont passionnantes.

Dans Regards sur le Morvan et les Morvandiaux, Liliane Pinard évoque des discours variés sur la population de ce massif, insiste sur l'importance du discours « celtisant » notamment dans la période 1880-1930 et s'interroge sur l'existence de « nouveaux morvandiaux » attirés par un milieu naturel vivifiant, sans méconnaître les handicaps que supporte ce territoire à vocation essentiellement rurale.

Marie-Aimée Latournerie



Varennes en Argonne vue de la ville haute depuis le pont sur l'Aire avec la tour Louis XVI. Auteur TCY sources Wikipédia

Un Morvandiau sur la route de Varennes

Par Christian Epin

La fuite à Varennes marque un tournant de la Révolution. Elle introduit une rupture entre le peuple et son roi. Avant cet épisode, les institutions monarchiques sont, certes, critiquées, mais la personne de Louis XVI demeure aimée, honorée et respectée. Après cette équipée malheureuse, la famille royale est dénigrée et progressivement rejetée. Lorsque le souverain quitte Paris dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, il s'imagine bernier ses opposants politiques, en fait, il abandonne son royaume. Les péripéties de ce voyage méritent donc beaucoup d'attention d'autant que l'un de ses concepteurs est Morvandiau. Il s'appelle François Goguelat.

François Goguelat est né à Château-Chinon le 23 janvier 1746. Il est le fils de Philippe Goguelat et d'Henriette Couault, l'un et l'autre appartiennent à une lignée de marchands de bois et d'hommes de loi. Les parents, mariés en 1740, auront 14 enfants dont 9 filles et 5 fils, 12 d'entre eux atteindront l'âge adulte. François est le cinquième. Son père qui avait acheté une charge d'avocat au Parlement, devient en 1751 président du grenier à sel, c'est-à-dire administrateur de la gabelle et juge de ses causes. En 1762, il est nommé subdélégué de l'intendant de la généralité de Moulins à Château-Chinon. Autrement dit, il exerce des fonctions que l'on pourrait apparenter aujourd'hui à celles du sous-préfet.

Le jeune François entre en 1767 dans le corps des ingénieurs-géographes des camps et armées du roi. Après une année de formation théorique, il est employé à Versailles au dépôt de la guerre. La levée d'une carte particulière pour Louis XVI, celle des chasses de Saint Cloud et de Trianon, lui fait approcher la cour. Ses travaux cartographiques le conduisent ensuite pendant de longues années en Bretagne, dans le Hainaut et en Lorraine. Il rejoint en 1787 le Régiment de dragons d'Artois comme capitaine et, l'année suivante, il quitte les ingénieurs cartographes après vingt ans de service pour être attaché à l'état-major de l'armée. Au moment de la prise de la Bastille, il est en mission à Valenciennes avec rang de lieutenant-colonel sous les ordres du comte Valentin Esterhazy, un ami fidèle de Marie-Antoinette.

A son retour en 1790, il est affecté officiellement à Versailles auprès du Maréchal de Broglie, mais François Goguelat retrouve à Paris les intimes de la famille royale. Parallèlement à son emploi à l'état-major, il est chargé du secrétariat de la reine et de sa correspondance réservée. Il gagne sa confiance en remplissant plusieurs missions confidentielles.

Son dévouement à la couronne, sans doute lié à son admiration pour Marie-Antoinette est sans faille, mais non sans maladresse. Persuadé que le duc d'Orléans est responsable de la plupart des maux qui frappent la monarchie, il cherche à le provoquer en duel. En juillet, il crache à la face du prince du sang et l'insulte dans les salons des Tuileries. Le duc ne relève pas le défi, mais son ressentiment contre le couple royal qu'il suppose être à l'origine de l'affront, en est attisé. Goguelat subit un bienveillant exil de quelques semaines. Sans doute, revoit-il le Morvan pour la dernière fois durant cette période.

Au printemps 1791, sous l'impulsion d'Axel de Fersen, le roi se résout à se retirer en province pour restaurer son autorité. A cette époque, le marquis de Bouillé commandait les troupes stationnées en Lorraine, en Alsace et en Franche-Comté. Le Suédois avait recommandé le zèle sincère du secrétaire de la reine : "C'est un homme sûr, il ne faut que le modérer" avait-il écrit au général. Celui-ci l'accueille donc dans son état-major à Metz. Il lui confie le soin de reconnaître le pays et les routes qui relient Châlons-en-Champagne à Montmédy. Goguelat parcourt l'itinéraire en voiture légère. Il repère les relais de la Poste aux chevaux. Ses observations déterminent notamment Bouillé à disposer des détachements de cavalerie le long de la route pour escorter à point nommé la berline royale. Pour sa part, le Nivernais, comme l'appelle la reine dans ses missives, sera chargé de conduire 40 hussards de l'ex-Régiment de Lauzun à Pont-de-Somme-Vesle, le premier relais garni de troupe après Châlons, où le colonel de Choiseul les prendra sous ses ordres.

Effectivement, le 21 juin vers midi, les 40 hussards mettent pied à terre au relais de poste de Pont de Somme-Vesle. Aussitôt, plusieurs centaines de paysans sur le qui-vive depuis le début de la Révolution et surtout depuis la Grande peur de 1789 s'imaginent que la troupe vient réclamer manu militari des créances fiscales. Ils entourent bruyamment les soldats. De son côté, Choiseul qui ne sait pas que la famille royale a pris du retard au départ de Paris, décide de décrocher et fait prévenir les relais suivant que le roi ne passera probablement pas. Goguelat le dissuade de prendre la grande route où l'agitation gagne également. L'escadron s'enfonce à travers l'Argonne par des chemins de traverse en direction du nord-est. Le plan qui prévoyait que l'escorte de la berline grossirait à chaque étape, perd tout son sens.

Choiseul, Goguelat et les hussards finissent par arriver à Varennes vers une heure et demie du matin. Ils apprennent que la famille royale est hébergée dans la maison de Jean-Baptiste Sauce, le procureur-syndic de la commune.



Le relais de Chaintrix sur la route de Varennes où fit escale la famille royale. Photo Christian Epin

Comme cette petite ville n'a pas de relais de poste, un équipage de rechange avait été préparé, mais il avait été posté à la sortie du bourg au lieu d'être placé à l'entrée comme prévu.

Selon les instructions, Goguelat devait, le moment venu, donner les ordres nécessaires pour qu'il soit conduit au bon endroit, mais, à l'heure dite, il chevauchait encore dans la campagne. Consignes trop strictes, manque de réactivité et défaut d'initiative occasionnent cet ultime retard qui sera fatal à Louis XVI. Reconnu, ou tout au moins soupçonné dans un premier temps d'être le roi, et retenu par les villageois en arme, son voyage s'arrête là. Les deux officiers, rejoints par le comte de Damas qui commandait le détachement de Clermont-en-Argonne, sont prêts à tout pour libérer le souverain de ses hôtes. Encore faut-il convaincre le principal intéressé. Goguelat est désigné pour obtenir la permission de tenter quelque chose. Il monte l'escalier du petit appartement des époux Sauce, mais Louis XVI se refuse à toute entreprise vigoureuse, ne voulant pas prendre le risque de faire verser du sang.



L'arrestation du roi et de sa famille à Varennes. Toile de Thomas Falcon Marshall (1854)

Notre Morvandiau regagne la rue dépité et malheureux. Il prend le risque de disperser un attroupement et menace de son épée les gardes nationaux qui affluent maintenant à Varennes. Deux coups de feu retentissent dans la nuit. Une balle à la poitrine, amortie par les vêtements, lui coupe le souffle et l'autre l'égratigne à la tête. Il s'agit de lésions légères qui sont pansées à l'auberge voisine du Bras d'or. Goguelat retrouve ses deux camarades. Il cache ses blessures et tous trois vont à nouveau essayer de persuader le roi de s'échapper, mais rien n'y fait : il préfère attendre l'hypothétique arrivée des régiments de Bouillé. Finalement, Louis XVI se résout à suivre les injonctions d'un envoyé de l'Assemblée nationale et d'un représentant de la Garde nationale de Paris qui viennent de parvenir à Varennes pour le presser de rentrer dans sa capitale, tandis que la foule toujours plus nombreuse hurle sous ses fenêtres : "A Paris, à Paris !".

François Goguelat réussit à s'éloigner discrètement des habitations, mais il est arrêté cinq jours plus tard à Auvilliers et conduit en prison à Mézières. Il est ensuite transféré à Orléans où doit se tenir le procès de tous les protagonistes de la fuite à Varennes.

L'instruction est en cours quand l'acceptation de la constitution par le roi occasionne un décret d'amnistie générale qui remet tous les accusés en liberté. Louis XVI manifeste sa gratitude en remettant à Goguelat la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Le secrétaire de la reine retrouve son emploi de confiance et porte en décembre 1791 un message aux frères du roi. En mars 1792, il est envoyé en mission auprès du nouvel empereur François II pour lui annoncer que la France s'apprête à lui déclarer la guerre. Son loyalisme monarchique le mène peu à peu à des intelligences avec une puissance étrangère. Il part également à Worms auprès du prince de Condé.

Lors de la journée du 20 juin 1792, le fidèle Château-Chinonais demeure au côté du roi pendant l'émeute et, le 10 août, il accompagne Louis XVI chassé des Tuileries par l'insurrection jusqu'à l'assemblée nationale dans la loge du logographe. Il ne quittera ses maîtres qu'au moment de leur incarcération dans la prison du Temple. Il gagne Londres en décembre et se rend à Hamm en Westphalie auprès du comte de Provence qui l'autorise à servir dans l'armée autrichienne. Entre-temps, ses propriétés de Boutenot dans la commune de Planchez et de Lorien dans celle de Corancy sont mises sous séquestre. Son domicile parisien, 5 rue Le Pelletier est perquisitionné. Les policiers y trouvent une collection de vases étrusques qui retient particulièrement leur attention.

Le nouvel émigré participe à de nombreux combats contre les Français en qualité de colonel autrichien. Il prend ainsi la tête du régiment de Bercheny-hussards à partir du 12 juin 1793. Il passe quelque temps au régiment de Bussy avant d'être élevé au rang de général-major le 5 juin 1801. A ce titre, il exerce différents commandements en Moldavie.

A la première Restauration, il rentre en France. Louis XVIII le nomme maréchal-de camp, l'équivalent de général de brigade. Faute d'avoir pu suivre le roi à Gand pendant les Cent-jours, Goguelat retourne en Autriche. A la seconde Restauration, il est nommé commandant de la place de Brest le 3 juillet 1816. Il occupe ce poste jusqu'en 1819 lorsqu'il est promu lieutenant-général, titré baron et mis à la retraite en raison de son âge. Un peu plus tard, il devient malgré tout membre du conseil d'administration de l'Hôtel des Invalides et est alors élevé à la dignité de commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

Pour répondre à la parution des mémoires de Madame Campan qui le met en mauvaise posture, il publie en 1823 sa version des événements de Varennes.

François Goguelat, dit le baron de Goguelat, décède le 2 février 1831 tandis qu'il habite 21 bis quai Voltaire. Il avait brûlé la plupart de ses papiers, craignant une visite domiciliaire de la police de Louis-Philippe. Il est inhumé dans le cimetière Saint-Joseph sur les flancs du Mont-Valérien face à Paris.

La confrérie à laquelle il appartenait dans ses vieux jours réunit en effet ses membres dans la mort au pied d'un calvaire que vénérât jadis Charles X. François repose donc, entouré de ses amis légitimistes dans une nécropole abandonnée, enclavée aujourd'hui dans une citadelle qui exalte paradoxalement le patriotisme et l'esprit de la Résistance. Néanmoins, le dévouement extrême de ce Morvandiau aux Bourbons, sincère mais enclin à l'erreur, exacerbé au point de passer à l'ennemi, témoigne d'une fidélité opiniâtre.

Echos et nouvelles

Les rendez-vous de l'Académie du Morvan

- **Samedi 10 septembre 2016 :**

Sortie d'automne : La vallée du Serein

Les membres de l'Académie ont pu découvrir en ce samedi de septembre Montréal qui fut la résidence de la Reine Brunehaut, puis la possession du Duc de Bourgogne. Montréal est un village remarquable avec les ruelles pentues de la vieille ville à découvrir depuis la porte du XIIIe siècle se poursuivant par la visite de son l'église, ancienne collégiale entre le roman et le gothique qui renferme des stalles en chêne sculptées au XVIe siècle, représentant des scènes de la vie paysanne et biblique.



Noyers sur Serein, petite ville attachante par ses maisons à arcades et colombages, riche en monuments de la fin du Moyen-Âge jusqu'au XVIIIe siècle, complétait cette sortie d'automne réussie.

*Noyers sur Serein.
Photo Christiane Orain*

- **L'année 2017 : L'Académie du Morvan fête ses 50 ans !**

Fondée le 15 juillet 1967 : Voilà bientôt 50 ans que l'Académie du Morvan œuvre pour véhiculer l'image du Morvan au travers de sa culture, de son histoire de sa vie contemporaine. Le Conseil d'Administration se prépare à fêter ce cinquantenaire comme il se doit en travaillant à l'organisation d'une journée en septembre 2017 à Autun avec pour thème « **Le Morvan en Bourgogne Franche Comté : évidences et questions** »

Responsables de la Lettre de l'Académie : Christiane ORAIN et Didier VERLYNDE

Académie du Morvan Place du Champlain B.P 44, 58120 CHATEAU-CHINON

Téléphone : 03 86 85 17 78 **Adresse de messagerie :** academie-du-morvan@orange.fr

Rendez-nous visite à l'adresse suivante : <http://perso.wanadoo.fr/academie.du.morvan/>